

Malentendus

Introduction

Pourquoi...

Dans cet article, je tente une 'ré-articulation', celle de plusieurs discours portés à différentes époques sur une même question : l'idée de rareté.

Ces pensées, parce qu'elles sont issues d'auteurs de différentes générations, dessinent une « vérité variable ».

En effet, quand une époque presse une idée ou se presse sur une idée, elle lui fait courir le risque de la galvauder.

C'est pour bien repérer et mieux faire entendre ce risque que nous proposons cette ré-articulation.

Comment...

L'article procède de la collecte de trois textes, trois pensées¹, qu'il propose ensuite de mettre en résonance. Pour ce faire, je m'éloignerai d'une restitution purement chronologique, et privilégierai l'emploi d'une anadiplose.

¹ -Architecten de vylder vinck taillieu, Doorzon interieurarchitecten, Filip Dujardin, *Bravoure, Scarcity, Beauty* (2016), Antwerpen, Flanders Architecture Institute

-Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, 2017, Paris/France, éditions La découverte, collection « Petits cahiers libres »

-R. Buckminster Fuller, *Manuel d'instruction pour le vaisseau spatial « Terre »*, (1969), trad. René Pelletier et Georges Khal, Baden/Suisse, Lars Müller Publishers, 2010

Le catalogue *Bravoure, Scarcity, Beauty* (Biennale de Venise 2016, pavillon belge) n'a pas d'autre propos que d'envisager l'association de l'artisanat et l'architecture comme un « effort collectif » et un moment pour penser et fabriquer. Fabriquer avec ce que l'on a sous la main, dans une restriction de ressources et de moyens. Savoir se rendre attentif à la *rareté*.

Rareté ou 'scarcity' : j'ai été surprise par l'insistance (sourde) du catalogue à proposer cette notion et par l'argument tel qu'il le développe. En effet, celui-ci ne semble pas opérant, d'une part parce qu'il n'entend que la crise économique - or la Flandre n'est pas une des régions les plus démunies -et d'autre part, parce qu'il oublie un fait bien plus terrible : la mutation climatique. La mutation climatique « n'est pas une crise – toujours passagère – mais (...) est durable et irréversible. »².

Disjonction : toutefois, si l'argument est contestable, nous sommes sans rancœur car les exemples montrés peuvent trouver des résonances plus convaincantes avec les discours choisis.

Autrement dit, nous reconnaissons aux exemples du catalogue BSB de soulever des *notions clés*, pour rediscuter l'architecture dans son rapport à l'écologie.

² Bruno Latour, « Imaginer les gestes barrières contre le retour à la production d'avant-crise », revue *AOC*, 30 mars 2020

Démarches

Au départ, j'ai pensé à Buckminster Fuller parce qu'il inaugure ce discours, architecture-écologie au travers de la question de limitation des ressources, adossée à une idée de pénurie.

Jaime Snyder dans l'introduction du *Manuel d'instruction pour le vaisseau spatial « Terre »*, rapporte les intentions de la pensée de Fuller. « 'Rendre le monde vivable pour cent pour cent de l'humanité'. Bucky n'a jamais dévié par rapport à ce cap (...) ». ³

Le *Manuel d'instruction pour le vaisseau spatial « Terre »* est écrit pour le grand public. Scénario : nous sommes à bord d'un vaisseau se déplaçant à toute vitesse dans l'espace. Nous n'avons aucune instruction. La métaphore est parlante, nous nous dirigeons tout droit vers une catastrophe : « chacune de nos actions peut être la goutte d'eau qui fait déborder le vase, ou, au contraire, qui assure notre survie ». ⁴

« Pour Bucky (...) si l'on veut résoudre un problème ou engager une réflexion critique, on a avantage à commencer par le tout (l'image globale ou la vue d'ensemble) pour, ensuite seulement, en examiner les parties (les détails). »

Ainsi commence le manuel. Le premier chapitre, intitulé « en route pour la com-préhension », affiche un état des lieux, tandis que le dernier, « le paysage régénératif », propose une stratégie. Stratégie qui consiste à anticiper la catastrophe par la « révolution du design ». « Il écrivait dans une lettre à un associé : 'Je défends l'idée d'une révolution constructive du design, capable de transformer le monde sans effusion de sang, par opposition à une révolution sanglante et destructrice. Nous pouvons tous sortir gagnants de la révolution de la science du design. La révolution sanglante ne fera que des perdants. » ⁵

L'attitude de Buckminster Fuller (1895-1983), de « s'occuper de la planète d'un point de vue global » ou « la révolution du design par opposition à une révolution sanglante » peuvent se lire comme de très belles idées... si *mal entendues*.

Malentendu, parce qu'il s'agit de globalisation - terme qui a pris une tournure dépréciative avec la mutation climatique car synonyme des « grandes découvertes », d'accumulation primitive ⁶, de

³ Jaime Snyder, « Introduction » in R. Buckminster Fuller, *Manuel d'instruction pour le vaisseau spatial « Terre »*, (1969), trad. René Pelletier et Georges Khal, Baden/Suisse, Lars Müller Publishers, 2010, p.6

⁴ *Ibid.* p.7

⁵ *Ibid.* p.9

⁶ « (...) processus d'accumulation primitive' c'est-à-dire un processus de colonisation et d'asservissement à grande échelle tel que celui auquel nous assistons. » p.186, dans Silvia Federici, *Caliban et la Sorcière, Femmes, corps et accumulation primitive* (2004), Entremonde, Senonevero 2014

« La chasse aux sorcières a eu lieu en même temps que la colonisation et l'extermination des populations du Nouveau Monde, les enclosures anglaises, le début de la traite des esclaves, la promulgation des « Bloody Laws » contre les vagabonds et les mendiants et elle a culminé dans l'interrègne entre la fin du féodalisme et l'« essor » du capitalisme, au moment où la paysannerie d'Europe atteint le sommet de son pouvoir mais, à terme, a aussi consommé sa défaite historique – on aurait pu

technologies modernes (« *Technology is the answer, but what was the question ?* », Cedric Price), mais surtout de marché mondialisé avec son cortège d'inégalités croissantes.⁷

Pourtant, il semble impossible d'aborder les questions écologiques sans une représentation du monde à deux niveaux : l'individu et le social, le local et le global. Ainsi, comment peut-on parler de totalité sans aussitôt fusionner la question de planète avec les formes citées plus haut ?⁸

Peut-être devrions-nous commencer par décrire ce que promeut et exige la vision globale de Buckminster Fuller. D'abord, cette dernière est extractiviste. « Extractiviste » et « extraction » partagent la même étymologie. « Ex » qui signifie « au dehors » et « tractum », participe passé de « trahere » qui signifie « tirer, traîner ». 'Extraction' exprime « l'action de tirer au dehors », « l'action de retirer une chose du lieu ». En chimie, l'extraction est un procédé de séparation. Pour exemple, les huiles essentielles séparent ce que les scientifiques pensent essentiel chez une plante de ce qui ne l'est pas. Or qu'est-ce qui n'est pas essentiel ? Ainsi, par ce procédé d'extraction, on oublie ce que la plante sait faire d'autre⁹.

Lorsque Buckminster Fuller raconte l'efficacité des lignes géodésiques, il emploie un vocabulaire tout à fait « extractiviste ». En voici une citation : « *lignes géodésiques ; ces lignes sont les lignes les plus économiques de corrélation entre deux « évènements » en mouvement et indépendants l'un de l'autre (...)* ».

Si on superpose un petit cercle sur un grand cercle, celui-ci est coupé en deux points, A et B. La distance entre les points A et B est plus courte sur le petit arc du grand cercle que sur le plus petit arc du petit cercle. Les grands cercles sont des lignes géodésiques puisqu'ils fournissent les distances les plus économiques (en énergie et en effort) entre deux points quelconques sur la surface d'un système sphérique. (...) Penser, c'est écarter par autodiscipline les données macrocosmiques et microcosmiques inutiles pour ne laisser que les considérations lucidement pertinentes. »¹⁰

trouver un sens à tout cela. Cependant, cet aspect de l'accumulation primitive est jusqu'à présent véritablement demeuré un secret. » p.259-260, dans Silvia Federici, *Caliban et la Sorcière, Femmes, corps et accumulation primitive* (2004), Entremonde, Senonevero 2014

⁷ « *Si l'hypothèse est juste, tout cela participe du même phénomène : les élites ont été si bien convaincues qu'il n'y aurait pas de vie future pour tout le monde qu'elles ont décidé de 'se débarrasser au plus vite de tous les fardeaux de la solidarité' – c'est la dérégulation (...) c'est l'explosion des inégalités (...) c'est la dénégation de la mutation climatique.* », Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, (2017), Paris/France, La découverte, « Cahiers libres », p. 30

⁸ Bruno Latour, « How to make sure Gaïa is not a god ? with special attention to Toby Tyrrell's book *On Gaïa* », *Os mil nomes de Gaïa, do Antropoceno à Idade da Terra*, Colloque international du 15 au 19 septembre 2014, Rio de Janeiro, <https://www.youtube.com/watch?v=pv-3jvCtQWQ>

⁹ Isabelle Stengers, *Face à Gaïa*, festival la Manufacture d'idées à Chasselas, mai 2016, <https://www.youtube.com/watch?v=qXu03fitNjE>

¹⁰ R. Buckminster Fuller, *Manuel d'instruction pour le vaisseau spatial « Terre »*, (1969), trad. René Pelletier et Georges Khal, Baden/Suisse, Lars Müller Publishers, 2010, p.76-77

« Écarter », « inutiles » ou encore « pertinentes » sous-entendent bien une démarche en soustraction. La distance la plus courte est celle à prendre ; le reste ralentit et dérange. Le reste c'est comme le dit si bien Stengers, « les déchets du progrès, les laissés pour compte ».

D'autre part, la vision globalisante de Buckminster Fuller est « solutionniste ». Nous sommes à bord du vaisseau spatial « Terre » et une intersection se présente à nous. Buckminster Fuller décrit cette intersection : d'un côté la catastrophe nous attend et de l'autre, l'anticipation par la révolution du design peut nous éviter la catastrophe. Ces deux routes ont une finalité : pour l'une malheureuse et pour l'autre, vous l'avez deviné. Nous voilà alors en route pour l'anticipation par la révolution du design, c'est-à-dire « en route pour la globalisation. Puis on nous a dit qu'il n'y avait pas d'atterrissage possible, alors demi-tour, vers notre ancien sol. Mais on nous dit qu'il a disparu. (...) On ne s'en va pas vers d'autres lieux, 'il faut' retrouver une manière d'habiter les ruines. Cette situation terrestre n'est pas forcément triste ! Cela sera précisément quelque chose que l'on croyait savoir, quelque chose qu'on croyait connaître mais qu'on réapprend. »¹¹

La démarche, à la fois, « extractiviste » et « solutionniste » de Buckminster Fuller (partagée par les Modernes) a exigé de nous de la percevoir comme une évidence, in-questionnable et en laquelle nous devons avoir confiance ! Mais aujourd'hui l'évidence est que les « temps ont bien changés » et que les ruines sont là.

Alors comment (*ré*)apprendre ?

« Cesser de rêver aux bonnes solutions, il va y avoir plein de problèmes. »¹² Il y a des problèmes avec lesquels il faut rester. Il y a des problèmes qui ne se règlent pas. Déplacer notre regard suggère de (*ré*)apprendre à porter attention aux problèmes et ne plus les juger aux noms des solutions. Il ne s'agit pas d'un retour en arrière mais plutôt d'un retour en 'pas de côté'. Ce retour en 'pas de côté' n'est pas un rêve innocent pour revenir à un passé harmonieux. Bien au contraire, c'est apprendre à vivre dans les ruines¹³;

« Il est crucial ici d'accepter que le thème de la vie dans les ruines que Haraway reprend à Anna Tsing n'est pas catastrophiste en soi. Les ruines que Tsing décrit sont pleines de vie, d'opportunités, de liens tentaculaires invisibles à qui rêve de système – chacun son rôle - ou de morale - chacun selon son mérite, qu'elle qu'en soit la mesure. De fait, même pour nous qui vivons dans des lieux protégés, nous avons un avant-goût de cette vie : ce qui est en train d'être ruiné, ce sont, et ce seront toujours plus, les assurances qui prétendaient nous garantir une vie dite

¹¹ Bruno Latour, *Face à Gaïa*, festival la Manufacture d'idées à Chasselas, mai 2016
<https://www.youtube.com/watch?v=qXu03fitNjE>

¹² Donna Haraway, *Staying with the trouble, Making kin in the Chtulucene*, Durham and London, Duke university press, 2016

¹³ Anna Tsing, *Le champignon de la fin du monde, sur la possibilité de vie dans les ruines du capitalisme* (2017), Paris/France, La découverte, « Les empêcheurs de penser en rond »

‘normale’, hors sol, abstraite des affects tentaculaires qui nous traversent et rient, rire de Méduse, de ces assurances. »¹⁴

L'image des ruines illustre bien un défi pragmatique : dans les ruines, on ne peut pas faire un pas devant l'autre sans regarder où l'on pose notre pied. Marchez dans les ruines, vous comprendrez que rien ne relève de l'évidence. Ainsi, il nous faut apprendre à poser les problèmes là où nous avons déjà une solution. Autrement dit, il ne s'agit plus de mettre d'accord mais de pouvoir articuler les désaccords.

« they are indeed an invitation to start a discussion about this urbanisation. To start a discussion, an awareness of the environment is necessary. It is about being aware of what is happening around you, spatially, economically, socially. These holes provoke that awareness. » - Laura Muyldermans

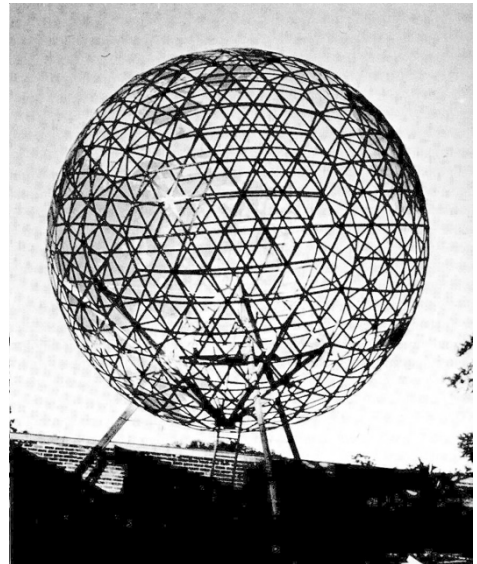
L'exemple du catalogue BSB, Kijkgat¹⁵, peut nous aider à illustrer le propos. Ce projet est évoqué dans le catalogue au chapitre « awareness ». La photographie aérienne révèle déjà le contexte de la commune ; d'un côté, une tâche grise (Bruxelles et ses alentours) qui du bout des doigts touche Strombeek. Puis de l'autre, une autoroute vient couper les attachements que pouvaient avoir cette commune avec la campagne. Deux éléments : un mur et un parterre engazonné qui semblent refléter, à leur échelle, le manque, voire le désir d'accès à cette campagne. Les architectes n'avaient aucune réponse en amont, seulement la connaissance, ou bien le souci de ce contexte territorial qui pèse sur Strombeek. Ainsi, ils proposent des trous circulaires dans le mur de briques. Les vues proposées par ces hublots isolent, et mettent à distance des édifices pourtant proches, des édifices familiers. Ces vues proposent aussi un temps d'arrêt. Un temps où le passant apprend à lire la ville. C'est-à-dire, décrypter puis interpréter son organisation, son histoire. Le passant exprime déjà ce qu'il sait mais cette mise à distance est comme un jeu, le passant s'attaque aux éléments qu'il n'avait pas remarqués jusque-là. Les interprétations de chacun sont diverses. Le projet Kijkgat n'avait pas pour but de créer un lieu de discussions mais de « conscience », « d'éveil » sur son environnement. Pourtant, ce projet a pris une place dans le débat public. Les habitants, parce qu'ils prennent conscience du paysage qui les entoure, prennent la parole et expriment leurs inquiétudes et leurs souhaits : *« LM - there was also the concern that the holes would become dustbins, that people would throw. CG- This is an interesting remark, I think. It indicates how the citizens experience the urbanisation of Strombeek as something dirty and hostile. The city is associated with rubbish. This project is really about the shift from village to city and about the fear that its inhabitants will lose their identity. These holes can be read as a precursor of the increasing disappearance of greenery, a last glimpse of what the residents desire. In this sense, one can regard the holes as an invitation to the inhabitants to think about the direction they want their village to take. »*¹⁶

¹⁴ Isabelle Stengers, « Jeux de ficelle avec Haraway », in Florence Caeymaex, Vinciane Despret, Julien Pieron, *Habiter le trouble avec Haraway*, 2019, Belleveaux/France, Dehors, p.315

¹⁵ Laura Muyldermans et Christoph Grafé, « Awareness », in Architecten de vylder vinck taillieu, Doorzon interieurarchitecten, Filip Dujardin, *Bravoure, Scarcity, Beauty* (2016), Antwerpen, Flanders Architecture Institute, p.29-30

¹⁶*Ibid.* p30

17



¹⁷ Le projet Kijkgat (à gauche) propose un véritable instrument d'observation : l'image ci-dessus me fait penser à ce qu'un monoculaire ou un télescope pourrait nous donner à voir. Par ailleurs, Buckminster Fuller a aussi suggéré un instrument d'observation. Il s'agit du « Geoscope », l'« observatoire du vaisseau spatial Terre » (à droite).

Noms

Le *Manuel d'instruction pour le vaisseau spatial « Terre »* fut publié en 1969. L'usage de la métaphore ne semble pas être sans lien avec le programme spatial Apollo (1961-1972). Ce programme est lancé dans le contexte de la guerre froide. L'Union soviétique et les États-Unis ont accumulé l'arme nucléaire ; de quoi tuer trente fois la Terre. Connaissant le risque, trop dangereux, de cette accumulation, les deux grandes puissances s'attaquent par pays interposés ou au travers de tout sujet qui porte sur l'image de la Nation - notamment la science. La conquête spatiale se présente alors comme un symbole de la guerre froide. Au départ, l'astronautique soviétique connaît un meilleur succès : le premier satellite artificiel mis en orbite autour de la Terre est d'origine russe, Spoutnik ; de même pour le premier homme à aller dans l'espace, Youri Gargarine. Un véritable traumatisme pour les États-Unis qui lancent dès lors le programme Apollo.

Au même moment, les climatologues s'affolent et sonnent l'alarme : les conditions favorables pour la vie sur Terre ont été troublées. Peut-être était-ce dû à tous ces essais de lancement de fusée et d'arme nucléaire qui relâchent dans l'atmosphère une quantité phénoménale de gaz à effet de serre ? L'hypothèse Gaïa (1970) de James Lovelock fait partie de ces sons d'alarme. Pour vulgariser le propos de Lovelock, il explique : si géo était un décor, Gaïa est la dramatisation de celui-ci.

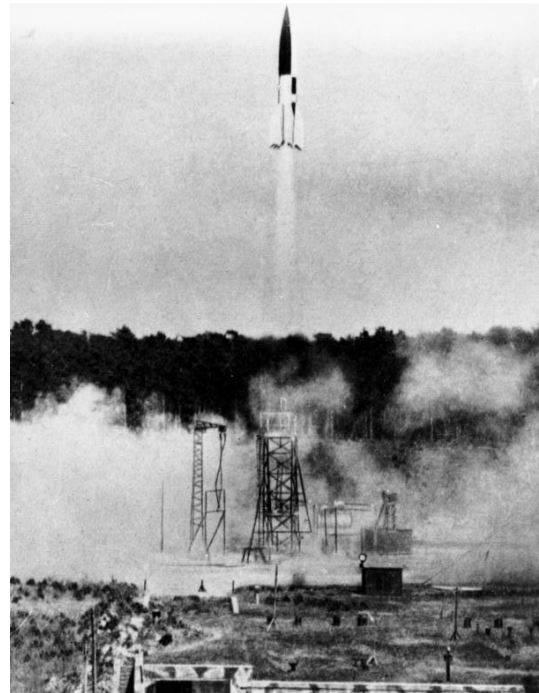
Mon premier étonnement fut l'usage de noms issus de la mythologie grecque. S'agit-il, de la part de Lovelock, d'un choix (provocateur) pour faire écho au programme spatial Apollo ?

Au premier abord, peu laisse à supposer qu'il s'agisse d'une provocation de la part de Lovelock. En effet, la rencontre de ces deux divinités dans la mythologie grecque est très brève, voire même indirecte. Gaïa est une divinité grecque chthonienne, que l'on ne peut séduire et qui est capable de prédire l'avenir. Apollo aurait récupéré ce dernier pouvoir divin à Gaïa.

Mais revenons à l'emploi nouveau de ces noms dans le domaine scientifique. Apollo est attribué au programme spatial par l'ingénieur Abe Silverstein. Il semble intéressant de s'arrêter un instant sur les personnages du programme spatial Apollo. La plupart d'entre eux sont d'anciens partisans nazis, qui travaillaient pour un programme de réarmement de l'armée allemande pendant la Seconde Guerre mondiale. À la fin de la guerre, les Américains ont lancé une opération intitulée « Paperclip ». Cette opération a pour but de ne pas condamner certains ingénieurs partisans nazis pour les faire travailler au sein des recherches spatiales américaines. L'un d'entre eux, Wernher von Braun a une histoire vers laquelle je souhaite tourner votre attention. Avant d'être recruté pour le programme de réarmement de l'armée allemande, Wernher von Braun était membre d'une association : « Verein für Raumschiffahrt » (Association pour la navigation spatiale).¹⁸ L'association, en quête de fonds financiers, présente plusieurs fois ses recherches aux élus allemands. Ces requêtes sont refusées : l'association meurt et les membres sont rapidement recrutés dans l'armée allemande pour poursuivre leurs recherches.

¹⁸ *Alice me disait un jour sur cette association : « de véritables bricoleurs ! »*

20



21



22



¹⁹ Le bricoleur : un ingénieur spatial qui, avant d'être recruté par une des grandes puissances, travaillait dans un atelier à fabriquer des maquettes. (<https://www.nytimes.com/es/2019/07/21/espanol/opinion/hombre-luna.html>)

²⁰ Lancement de la fusée V2 fabriquée par l'association « Verein für Raumschiffahrt », 1943 à Peenemünde en Allemagne. L'échafaudage, qui fait office de support pour le lancement, semble lui aussi bricolé, avec peu de choses (quelques morceaux de bois et des clous, je suppose). Rien à voir avec les images de lancement de fusée dirigé par les grandes puissances.

²¹ L'association « Verein für Raumschiffahrt » en 1930 à Berlin. Le modèle de fusée V2 est une expérimentation collective. (<https://airandspace.si.edu/multimedia-gallery/si-a5347/hjpg>)

²² Là, au contraire, Wernher Von Braun, engagé par les Américains, pose seul. 1956, photographie par George Tames pour le New York Times.

Autrement dit, les membres de l'association n'ont pas eu d'autres choix que de travailler pour l'armée allemande car l'État a interdit toutes possibilités pour l'association de subsister. Stengers, qui s'est intéressée à l'hypothèse Gaïa de Lovelock, pose la question : « les scientifiques n'ont-ils pas noué des alliances privilégiées avec les industries, l'État et l'armée ? Et n'ont-ils pas, depuis le XIXe siècle au moins, contribué au type de 'développement' qui nous vaut l'intrusion de Gaïa ? »²³ Ainsi se noue le destin historique du programme spatial Apollo et de l'intrusion des désastres de Gaïa.

Deuxième étonnement : l'emploi de ces noms divins semble façonner notre perception du monde. C'est-à-dire, notre manière de voir la Terre, les êtres qui l'habitent et nos relations avec eux.

La mission Apollo 8 rend bien compte de ce propos. Dans l'histoire de la conquête spatiale, cette mission est la première à atteindre la Lune et à se mettre en orbite autour d'elle. Au bout du neuvième tour, le vaisseau et son équipage assiste à un levé de Terre. Les célèbres photographies issues de cette mission nous donnent à voir la 'Planète bleue' d'un point de vue *lointain, extérieur*. Or, l'hypothèse Gaïa de Lovelock veut nous donner un tout autre point de vue. Elle dérange : '*Gaïa is a bitch !*', écrivit un jour Lynn Margulis (co-autrice de l'hypothèse Gaïa). Nous sommes *face à Gaïa* et puisque son nom est emprunté à une divinité que l'on ne peut séduire, toutes nos bonnes intentions ne lui font ni chaud ni froid. Autrement dit, elle ne s'intéresse pas à nous mais pourtant est susceptible à nos actions :

« Afin de caractériser l'impact de ce que racontent les modèles climatiques, j'ai, depuis près de dix ans, choisi de parler de 'l'intrusion de Gaïa'. L'idée d'intrusion avait pour but de situer l'impact *sur nous* de ce que prévoient les modèles. Elle traduit le désarroi que suscite pour nous, 'civilisés', l'idée que la Terre n'est plus la scène où se jouent des affaires purement humaines. Ce qui signifie que cette Gaïa, qui fait intrusion, est 'nôtre', une figure issue des modélisations climatiques et que, en tant que telle, elle définit la menace climatique comme globale, car les modélisations du climat ne peuvent être que globales. Mon but, parlant de l'intrusion de Gaïa, était de résister à l'idée qu'à la menace globale doit correspondre une réponse globale. Gaïa ignore les 'détails', les localités, les manières, mais la réponse qui les ignorerait serait barbare. J'en appelais à la multiplicité de réponses locales, terrestres, se réappropriant l'art collectif de faire attention que le capitalisme a ravagé. »²⁴ Cette dernière phrase semble faire écho avec l'histoire de l'association allemande pour la navigation spatiale qui a été détruite par l'État allemand. Il s'agissait bien, au sein de cette association, *d'expérimentations collectives*. À l'appel de Stengers : « qu'est-ce que cela peut demander, de tenter de répondre à l'intrusion de Gaïa ? »²⁵, Stengers

²³ Isabelle Stengers, *Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient*, (2009), Paris, La Découverte, « Poche », 2013, p.87

²⁴ Isabelle Stengers, « Jeux de ficelle avec Haraway », in Florence Caeymaex, Vinciane Despret, Julien Pieron, *Habiter le trouble avec Haraway*, 2019, Belleveaux/France, Dehors, p.312

²⁵ Isabelle Stengers, *Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient*, (2009), Paris, La Découverte, « Poche », 2013, p.78

« Les célèbres photographies issues de cette mission nous donnent à voir la ‘Planète bleue’ d’un point de vue *lointain, extérieur*. Or, l’hypothèse Gaïa de Lovelock veut nous donner un tout autre point de vue. (...) Nous sommes *face à Gaïa* ».

26



²⁶ Timbre commémorant la mission Apollo 8, États-Unis, mai 1969 et une illustration proposée pour le colloque Gaïa face à la théologie, février 2020, au Collège des Bernardins, Paris.

Je n’ai pas su retrouver l’auteur ou autrice de cette illustration. Néanmoins, elle me fait étrangement penser au « Geoscope » de Buckminster Fuller qui se désintégrerait face à l’intrusion de Gaïa.

suggère de « repeupler » tout ce qui a été confisqué, étouffé ou détruit de l'ordre de l'expérimentation collective.²⁷ Isabelle Stengers soutient particulièrement les enchevêtrements de ces expériences. Autrement dit, la capacité de répercussions de ces dernières, les unes sur les autres, et leur capacité à déployer d'autres élaborations.²⁸ Voilà donc une manière d'être dans la totalité sans effacer les multiplicités des relations.

Cette notion d'interdépendance, d'enchevêtrement fait naître une autre réponse : l'abandon du discours émancipateur des Modernes, qui est le propos tenu dans le *Manuel d'instruction pour le vaisseau spatial « Terre »* :

« Ce grand récit nous a empoisonnés »,²⁹ « Répondre à l'intrusion de Gaïa par des mots d'ordre triomphalistes mettant en scène les fins de l'humanité, ce serait n'avoir rien appris, ce serait encore et toujours accepter le grand récit épique qui fait de nous ceux qui montrent le chemin. N'avons-nous pas inventé le concept de l'humanité ? Il s'agit bien plutôt de nous désintoxiquer de ces récits qui nous ont fait oublier que la Terre n'était pas nôtre, au service de notre Histoire, des récits qui sont partout, dans la tête de tous ceux qui d'une manière ou d'une autre, se sentent « responsables », détenteurs d'une boussole, représentants d'un cap à maintenir. »³⁰

À la question que pose Bruno Latour, « où atterrir ? », le *Manuel d'instruction pour le vaisseau spatial « Terre »* -malgré ses bonnes intentions et sa prise de conscience de ressources limitées sur Terre- nous projette hors sol. Et entre temps, notre ancien sol s'est dérobé. Le retour sur les ruines, Tsing, Latour, Haraway, Stengers, etc., semblent s'accorder pour dire que cela n'est pas triste. Et à tristesse s'oppose joie. C'est peut-être ainsi que je souhaite conclure cet article, en vous partageant une histoire. Celle *des femmes contre des missiles*³¹. (Mais peut-être la connaissez-vous déjà ?)

Retour, donc, au contexte de la guerre froide. La plupart des missiles nucléaires américains sont stationnés chez les alliés européens ; il va sans dire que ces décisions ont été prises à l'insu de la population. En Angleterre, à Greenham, des femmes occupent, bloquent les entrées d'une de ces stations. Leur révolte est motivée par un attachement à un sol qui leur est confisqué pour une arme qui, par les radiations, tue leurs enfants, leurs proches et elles-mêmes. « (...) au milieu des années 1980, les femmes de Greenham sont devenues incontournables. Elles ont réussi à se faire

²⁷ Isabelle Stengers, *Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient*, (2009), Paris, La Découverte, « Poche », 2013 p.83

²⁸ *Ibid.* p.93

²⁹ *Ibid.* p.130

³⁰ *Ibid.* p.138

³¹ Alice Cook, Gwyn Kirk, *Des femmes contre des missiles. Rêves, idées et actions à Greenham Common*, (1983), Paris, Edition Cambourakis, « Sorcières », 2016

entendre, à déranger et à marquer l'actualité britannique. Elles ont ouvert une brèche. »³² Autrement dit, elles ont réussi à faire bafouiller le « discours évident » que portaient les grandes puissances sur ces missiles nucléaires. Mais leur révolte est d'autant plus incroyable qu'elle se fait dans la joie. « Les femmes de Greenham s'amusez parce qu'elles prennent enfin la situation en main, défient le pouvoir et se créent des identités nouvelles, ironiques, renversées, inventées à partir des positions sociétales auxquelles on les a trop souvent assignées. »³³

Or, sur la joie, Isabelle Stengers écrit : « la joie a une puissance épidémique. (...) la joie se transmet non de sachant à ignorant, mais sur un mode en lui-même producteur d'égalité, joie de penser et d'imaginer ensemble, avec les autres, grâce aux autres. »³⁴ La joie a la capacité de démoraliser nos responsables, d'embrouiller leurs discours comme l'ont montré les femmes de Greenham et la joie est contagieuse. Ces capacités permettent de *fabriquer la brèche* qu'évoque Benedikte Zitouni. À nous de nous demander en quoi cette brèche nous engage³⁵. On aimerait peut-être ajouter, dans le cadre de cet article, en quoi ce type de brèche nous engage dans le champ architectural ? Les pistes ont déjà été évoquées : à commencer par nous rendre sensibles à nos attachements, c'est-à-dire à ce qui nous permet de subsister. Car ce sont ces attachements-là qui constituent notre existence. Les femmes de Greenham l'ont bien compris. La question des attachements suppose nécessairement de laisser de côté les discours dichotomiques (le vivant et l'inerte, l'humain et le non-humain, la culture et la nature, etc.). Au contraire, il est important de cultiver ces connexions. La question des attachements suppose aussi être dans l'action. L'action de l'architecte, jusque-là, semble avoir été la prescription, la valeur sûre. Or, le monde est incertain. Peut-être devrions nous nous comporter comme les femmes de Greenham ?

Répondre de manière incertaine mais *au moins* fabriquer de l'espoir.

³² Benedikte Zitouni, « Ruses et ténacité (1981-2001). Comment récupérer les terres. », in Alice Cook, Gwyn Kirk, *Des femmes contre des missiles. Rêves, idées et actions à Greenham Common*, (1983), Paris, Edition Cambourakis, « Sorcières », 2016, p.24

³³ Benedikte Zitouni, *op. cit.*, p.35

« Lorsque les premières femmes se précipitent vers la grille afin de s'y enchaîner -à la façon des sufragettes - l'agent qui est de garde les salue : 'Ah ! Mesdames, vous êtes bien matinales aujourd'hui.' Les femmes s'inquiètent : y aurait-il eu une fuite ? La base serait-elle au courant de leurs intentions ? Elles lui demandent ce qu'il veut dire et il leur répond qu'elles sont les femmes de ménage bien sûr. Offusquées, elles s'exclament : 'Nous ne sommes pas les femmes de ménage, nous sommes ici pour nous enchaîner !' (...) Encore aujourd'hui, les femmes s'esclaffent quand elles racontent l'anecdote. », *Ibid.* p.33

³⁴ Isabelle Stengers, *Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient*, (2009), Paris, La Découverte, « Poche », 2013 p.142

³⁵Benedikte Zitouni, *op. cit.*, p.24

Bibliographie

- Architecten de vlyder vinck taillieu, Doorzon interieurarchitecten, Filip Dujardin, *Bravoure, Scarcity, Beauty* (2016), Antwerpen, Flanders Architecture Institute
- Florence Caeymaex, Vinciane Despret, Julien Pieron, *Habiter le trouble avec Haraway*, 2019, Belleveaux/France, Dehors
- Alice Cook, Gwyn Kirk, *Des femmes contre des missiles. Rêves, idées et actions à Greenham Common*, (1983), Paris, Edition Cambourakis, « Sorcières », 2016
- Yves Citton, « La pharmacie d'Isabelle Stengers : politiques de l'expérimentation collective », *Revue Internationale des Livres et des Idées* n° 10 (mars 2009)
- Silvia Federici, *Caliban et la Sorcière, Femmes, corps et accumulation primitive* (2004), Entremonde, Senonevero, 2014
- R. Buckminster Fuller, *Manuel d'instruction pour le vaisseau spatial « Terre »*, (1969), trad. René Pelletier et Georges Khal, Baden/Suisse, Lars Müller Publishers, 2010
- R. Buckminster Fuller, *Nine chains to the moon*, (1963), New York/USA, Anchor Book edition, 1971
- Émilie Hache, *Reclaim, recueil de textes écoféministes*, 2016, Paris, Edition Cambourakis, « Sorcières »
- Donna Haraway, *Staying with the trouble, Making kin in the Chtulucene*, Durham and London, Duke university press, 2016
- Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes, Essai d'anthropologie symétrique*, (1991), Paris/France, La découverte, « Sciences humaines et sociales », 1997
- Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, (2017), Paris/France, La découverte, « Cahiers libres »
- Robert Snyder, *Buckminster Fuller : scénario pour une autobiographie*, (1980), trad. Didier Semin, Paris/France, Images modernes, « Inventeurs de formes », 2004
- Isabelle Stengers, *Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient*, (2009), Paris, La Découverte, « Poche », 2013

- Anna Tsing, *Le champignon de la fin du monde, sur la possibilité de vie dans les ruines du capitalisme* (2017), Paris/France, La découverte, « Les empêcheurs de penser en rond »

Webographie

-Michel Benson, « Science Fiction sent Man to the Moon », *The New York Times, Opinion*, 20 juillet 2019, <https://www.nytimes.com/es/2019/07/21/espanol/opinion/hombre-luna.html>

- Bruno Latour et Isabelle Stengers, *Face à Gaïa*, festival la Manufacture d'idées à Chasselas, mai 2016, <https://www.youtube.com/watch?v=qXu03fitNjE>

-Isabelle Stengers, « Gaïa, the urgency to think (and feel) », *Os mil nomes de Gaïa, do Antropoceno à Idade da Terra*, Colloque international du 15 au 19 septembre 2014, Rio de Janeiro, <https://www.youtube.com/watch?v=jaS6HtkH7UU>

-Bruno Latour, « How to make sure Gaïa is not a god ? with special attention to Toby Tyrrell's book *On Gaïa* », *Os mil nomes de Gaïa, do Antropoceno à Idade da Terra*, Colloque international du 15 au 19 septembre 2014, Rio de Janeiro, <https://www.youtube.com/watch?v=pv-3jvCtQWQ>